Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

54 | 2019

Diderot et l'argent

Robert Zaretsky, Catherine & Diderot. *The empress, the philosopher, and the fate of the Enlightenment*

Cambridge (Mass.) – London, Harvard University Press, 2019

Georges Dulac

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/6402>

DOI : 10.4000/rde.6402

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 311-316

ISBN : 978-2-9543871-6-1

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Georges Dulac, « Robert Zaretsky, Catherine & Diderot. *The empress, the philosopher, and the fate of the Enlightenment* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 54 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/6402> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.6402>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2021.

Propriété intellectuelle

Robert Zaretsky, Catherine & Diderot. *The empress, the philosopher, and the fate of the Enlightenment*

Cambridge (Mass.) – London, Harvard University Press, 2019

Georges Dulac

RÉFÉRENCE

Robert Zaretsky, Catherine & Diderot. *The empress, the philosopher, and the fate of the Enlightenment*, Cambridge (Mass.) – London, Harvard University Press, 2019

- 1 Ambitieux, cet ouvrage de vulgarisation replace les cinq mois d'entretiens entre Diderot et Catherine au centre d'une évocation croisée de l'ensemble de l'œuvre du philosophe et de la carrière de l'impératrice. C'est ainsi que, de la traduction-adaptation de Shaftesbury à l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, des analyses sans rapports directs avec la tentative politique de Diderot à Pétersbourg tendent à caractériser ses attitudes philosophiques et comportent parfois des rapprochements assez plaisants avec le rôle qu'il a tenté de jouer en cette circonstance. Dans les chapitres VI à IX (sur 10) consacrés principalement aux écrits ayant préparé ou accompagné les entretiens, en premier lieu ceux réunis dans le recueil des *Mélanges philosophiques*, le compte rendu qui est fait des observations et propositions du philosophe est le plus souvent pertinent. Certains aspects importants sont commentés avec finesse, par exemple les rapports entre sa réflexion politique et l'*Esprit des lois*, ou encore sa démonstration paradoxale de la nécessité pour un peuple de conserver une illusion de liberté, à défaut de sa réalité. Dans le chapitre VII, les pages consacrées aux *Mélanges philosophiques* font soudain place à une évocation détaillée du *Supplément au Voyage de Bougainville* (p. 158-164), justifiée par l'affirmation que l'impératrice a dû lire l'ouvrage pendant le séjour de Diderot, puisque sa publication dans la *Correspondance littéraire* a commencé en septembre 1773 : supposition contestable, car les dates

nominales des livraisons du périodique ont peu de rapport avec la date réelle de leur expédition, qui dans les années 1770 accuse fréquemment un retard de plusieurs mois. Une œuvre en revanche n'est pas mentionnée alors qu'elle aurait dû l'être à propos des entretiens avec l'impératrice : *Le Rêve de D'Alembert*, dont Diderot lui a offert avant son départ une curieuse et très provocante version, accompagnée de fragments de « physiologie » (DPV, XVII, p. 213-260). Ainsi Catherine a-t-elle été du très petit nombre des premiers lecteurs de ces dialogues matérialistes que la *Correspondance littéraire* ne révélera à ses abonnés qu'en 1782. Notons à ce propos que l'auteur, qui fait plusieurs fois référence aux ouvrages de Jonathan Israel sur les « lumières radicales », caractérise généralement la philosophie de Diderot en l'associant à celle de Spinoza, ce qui ne laisse pas d'être réducteur, comme le montre la définition qu'il a donnée des « spinosistes modernes » (DPV, VIII, p. 328-329).

- 2 La figure de Catherine est présentée avec beaucoup de détails, depuis les quelque dix-huit années passées à la cour de Russie sous la coupe d'Élisabeth, période sombre mais essentielle dans sa formation intellectuelle, au cours de laquelle Voltaire et les premiers volumes de *l'Encyclopédie*, puis Montesquieu, tiendront les premières places, jusqu'à la Révolution française qui fera d'elle une antiphilosophie résolue. Les idées hardies et libérales de la grande-duchesse, dont témoignent ses notes personnelles, les obstacles insurmontables qu'après son avènement lui a opposés sur la question cruciale du servage la mentalité de la noblesse russe, évoquée dans ses mémoires commencés dans les années 1770, son utilisation de Montesquieu pour justifier un despotisme déguisé en monarchie absolue, ces différents traits d'une situation personnelle complexe sont généralement évoqués de façon pertinente, à partir d'une bonne documentation.
- 3 Parmi les nombreux ouvrages de Diderot convoqués pour esquisser le portrait du philosophe avant sa rencontre avec l'impératrice, on note l'absence très regrettable des écrits où est annoncée, discrètement il est vrai, la tentative de Pétersbourg, et où sont même esquissées ses lignes directrices et une certaine représentation de l'état de l'empire : en premier lieu le *Salon de 1767*, telle page de la première édition (1770) de *l'Histoire des deux Indes* (t. II, p. 204-205), et surtout les *Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe* (1772). Les conséquences de cette lacune sont importantes. Alors que R. Zaretsky note que la vision idéalisée présentée par Voltaire dans son *Histoire de l'empire de Russie* s'est fortement imposée en France, y compris dans les articles de *l'Encyclopédie* rédigés par Jaucourt, il ne semble pas avoir perçu à quel point ce dernier, tout en exploitant la description géographique présentée au début de l'ouvrage, avait sourdement ruiné l'évocation hagiographique de l'œuvre de Pierre au moyen de quelques remarques très négatives. Dans sa contribution à la première édition de *l'Histoire des deux Indes*, Diderot devait aller beaucoup plus loin en affirmant, après de « bons observateurs », que les réformes du premier empereur avaient laissé « ces vastes contrées [...] sans lois, sans liberté, sans richesses, sans population et sans industrie ».
- 4 Cependant l'essentiel est ailleurs. Devant l'extrême fragmentation et la diversité encyclopédique des écrits de Pétersbourg, R. Zaretsky a senti la nécessité d'attribuer à Diderot une visée centrale qui permette d'en apprécier la cohérence. Il a cru la découvrir dans le conseil donné à l'impératrice d'assurer la prééminence de la loi. Ce thème, que notre auteur rappelle plusieurs fois, est effectivement des plus importants, qu'il s'agisse de la nécessaire soumission du souverain aux lois ou de l'égalité légale à

établir parmi les sujets, une perspective très éloignée de la réalité russe, comme Diderot l'a noté avec insistance, en soulignant les conséquences tant morales qu'économiques d'une telle situation. Cependant le projet politique de Diderot concernant la Russie est d'une tout autre ampleur et peut être parfaitement défini à partir des textes cités plus haut, et surtout du *Fragment politique* XVI, longtemps ignoré ou négligé par les commentateurs de la politique de Diderot. Il est aujourd'hui bien établi que toutes les propositions que le philosophe a présentées à Catherine se rattachent à la nécessité d'adopter une politique capable de « civiliser » la Russie en lui facilitant le parcours laborieux et incertain qu'impose à toutes les sociétés la « loi de la nature » : un parcours dont aucun despote ne peut forcer les étapes et qui commence par la mise valeur des « conditions basses », donc leur affranchissement et leur enrichissement, soit tout le contraire de la voie suivie depuis Pierre le Grand.

- 5 Bien qu'il mentionne à l'occasion la contradiction entre despotisme et civilisation (p. 174), R. Zaretsky a donc ignoré une dimension essentielle de la tentative de Diderot : l'image qu'il en donne correspond à peu près à celle qui prévalait il y a un demi-siècle, à l'époque où Paul Vernière donnait son édition des *Mémoires pour Catherine II* (1966), non sans emprunter à l'ouvrage calamiteux d'A. Lortholary sur le « mirage russe » des philosophes (1951). Il est regrettable que notre auteur, qui cite Lortholary, mais aussi (p. 105) l'ouvrage de Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe* (1994), n'ait pas consulté le recueil *Le Mirage russe au XVIII^e siècle* que cet historien a publié en 2001 en collaboration avec Sergueï Karp, car il permet d'avoir une vue plus exacte, notamment en ce qui concerne Diderot.
- 6 Il est possible que l'ouvrage de R. Zaretsky reflète sur d'autres points certaines vues anciennes et dépréciatives sur les relations du philosophe et de l'impératrice. Ainsi, bien que l'auteur n'ignore pas les « feuillets » inédits découverts en 1977 par Émile Lizé, qui témoignent de la suite des entretiens, au début de 1774, et viennent donc compléter le recueil des *Mélanges philosophiques* constitué en décembre, il juge bon de représenter l'impératrice se désintéressant alors de son visiteur (p. 188), tandis que le philosophe malade, découragé et sans illusion sur la portée de son travail ne lui rendrait plus visite que rarement. Cependant ce sont quelque vingt-quatre morceaux qui datent apparemment de cette époque. Écrits entre la fin décembre et le début février, date du départ de la cour pour Tsarskoe Selo et donc de la fin des entretiens, ils traitent de sujets très divers mais souvent tout aussi importants que les précédents : la guerre, les énormes dettes impayées des seigneurs et leurs conséquences sur le commerce, l'éducation des cadets, les magistrats et la procédure judiciaire, le projet d'une nouvelle *Encyclopédie*, le détail de la police parisienne, etc. Nulle trace donc d'un quelconque désintérêt de la part de l'un ou l'autre interlocuteur.
- 7 Notons encore que c'est dans ce chapitre IX consacré à la dernière période du séjour du philosophe qu'on observe une certaine confusion dans la chronologie qui sert de support au récit. Ainsi l'aveu que Diderot fait de sa fatigue à la fin d'un très long morceau consacré au Corps des cadets sert à illustrer (p. 185) l'état où se trouverait le philosophe au début de janvier : mais ce texte (« feuillet » 43), qui fait partie du recueil des *Mélanges philosophiques*, est donc antérieur à la mi-décembre. De même, quelques phrases d'excuse et d'adieu que l'auteur qualifie de « nearly abject apology » (p. 188) et qu'il situe dans le dernier texte présenté à l'impératrice appartiennent en fait au morceau 59 du recueil (61 dans DPV, XXI, à paraître) : il date du début décembre, moment où Diderot s'est préparé au départ, qu'il croyait proche.

- 8 Plus généralement ces problèmes de chronologie, qui ne sont pas sans importance pour suivre le déroulement des entretiens, ne sont pas traités de manière cohérente au cours de l'ouvrage. R. Zaretsky note (p. 182) que nous ignorons dans quel ordre Diderot a présenté les « feuillets » écrits pour préparer ses entretiens avec l'impératrice : ce qui n'est que partiellement vrai, car bien des renvois internes, souvent implicites, permettent de reconstituer la chronologie relative de certains des morceaux les plus importants. Cependant à d'autres moments de *Catherine & Diderot*, l'ordre du recueil est confondu avec celui des entretiens, peut-être à la suite de Paul Vernière qui, bien à tort, avait fondé une partie de son commentaire sur cette hypothèse qu'un examen attentif du texte permet d'infirmer. Ainsi notre auteur avance (p. 144, p. 146) que les entretiens ont commencé avec l'« Essai historique sur la police du royaume de France », placé en tête des *Mélanges philosophiques* : mais au milieu de ce texte (au point 11), il est renvoyé clairement au morceau 24, « De la commission », dont plusieurs des recommandations sont rappelées à cet endroit. On pourrait multiplier les remarques de ce genre.
- 9 Assez curieusement R. Zaretsky, en faisant référence au *Paradoxe sur le comédien*, juge que Diderot, auprès de Catherine, s'est montré un mauvais acteur (p. 192), faute d'avoir pu maîtriser ses émotions : ce serait en partie la cause de l'échec de ses propositions. Mais cet échec tient à des causes politiques bien plus profondes, et il est permis de penser que l'extraordinaire réussite de Diderot à Pétersbourg est d'avoir captivé l'attention de Catherine pendant près de cinq mois.
- 10 R. Zaretsky traite rapidement et généralement de façon exacte des écrits politiques qui ont suivi le séjour à Pétersbourg, depuis les *Observations sur le Nakaz* jusqu'à l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. Concernant la première de ces œuvres, on peut regretter que l'auteur confonde dans son commentaire (p. 202) le texte originel de 1774, dont témoigne le seul manuscrit revu par Diderot, et les additions tirées de ses contributions à la troisième version de l'*Histoire des deux Indes* (1780) et introduites après la mort du philosophe. Cependant la principale faiblesse des derniers chapitres de l'ouvrage réside dans une lacune presque aussi importante que celle que nous avons signalée plus haut à propos de la période précédant le voyage de Russie : bien que la troisième version de l'*Histoire des deux Indes* soit plusieurs fois mentionnée, il n'est nulle part question des pages consacrées à la Russie qui, dans le livre V et surtout dans le livre XIX, dressent le bilan des observations et des réflexions du philosophe sur l'état de l'empire et les énormes obstacles que rencontre l'entreprise civilisatrice de Catherine : sombre bilan qui se conclut sur les chances, fort minces, de la voir aboutir.
- 11 Au fil de l'ouvrage de R. Zaretsky, les erreurs de détails sont assez nombreuses. Nous ne relèverons que quelques exemples. Certaines ne sont sans doute que des lapsus : ainsi l'abonnement de l'impératrice à la *Correspondance littéraire* ne lui coûtait pas 1 500 roubles, mais 1 500 livres (soit cinq fois moins) ; le « bienfait » de Catherine, qui en 1766 est venu compléter l'achat de la bibliothèque du philosophe, ne correspond pas à cinq années de pension (p. 54), mais à 50 années (soit 50 000 livres). Notre auteur évoque plusieurs fois la demeure de Diderot à Pétersbourg, qu'il situe dans le palais Narychkine, sur la place Saint-Isaac, non loin du Palais d'hiver : mais on sait depuis plusieurs années, grâce aux historiens de Pétersbourg, qu'en réalité les frères Narychkine habitaient ensemble une maison située 12 perspective Vladimirski, près du canal de la Fontanka et de la perspective Nevski (voir à ce sujet un article de Sergueï Karp publié dans *Diderot Studies* XXXVI, 2019). Il n'est guère vraisemblable que le ministre de France, Durand de Droz, ait décidé de rendre visite à Diderot (p. 152) : la

correspondance du diplomate indique au contraire que le philosophe s'est rendu plusieurs fois à la mission française. Il était inutile de se demander si Diderot avait pu voir la *Voltaireiade* de Jean Hubert (p. 132) : les tableaux ne sont arrivés à Pétersbourg qu'en 1775. Si Catherine II s'est plusieurs fois inspirée dans son *Nakaz* d'un écrit de Desnitski (p. 124), ce ne peut être de sa traduction de *The Wealth of Nations*, car l'ouvrage d'Adam Smith date de 1776, alors que le *Nakaz* a été publié en 1767. Affirmer que Catherine a ordonné à D. A. Golitsyn de dérober le manuscrit des *Observations sur le Nakaz* (p. 203) est sans vraisemblance aucune et répond sans doute à une intention de dramatisation bien inutile, comme on en trouve à d'autres endroits de l'ouvrage : le vol a semble-t-il eu lieu lors de l'expédition des bagages de Diderot, début septembre 1774, alors que l'impératrice n'a dû être informée qu'en octobre de l'existence de ce commentaire, par la lettre que le philosophe lui a adressée le 13 septembre.

- 12 Dans l'épilogue qui conclut l'ouvrage, R. Zaretsky note à juste titre qu'en 1787, dans ses conversations avec le comte de Ségur, ambassadeur de France, Catherine avait livré une version falsifiée de la visite de Diderot : remarque d'autant plus utile que certains commentateurs ont pris pour argent comptant le récit de l'impératrice, encore sous le coup de la colère qui l'avait saisie à la lecture des *Observations sur le Nakaz*, deux ans plus tôt. L'auteur est moins heureux quand il imagine que le philosophe, prudent réformiste, n'aurait pas été moins horrifié que l'impératrice par les événements de 1793. Mais c'est oublier ce qu'il déclarait à Catherine à propos du « colosse monstrueux », sans doute impossible à réformer, qu'était le royaume de France, tel qu'il venait de le lui décrire : il faudrait le renverser, même au prix d'« une foule d'injustice criantes », en acceptant de « faire un grand mal d'un moment, pour un grand bien qui dure » (*Mélange philosophiques*, 1, « Essai historique », point 7). Comme l'a bien montré G. Goggi, cette veine révolutionnaire n'avait fait que se renforcer à la fin des années 1770, après l'échec de Turgot, ainsi qu'en témoignent ses contributions à l'*Histoire des deux Indes* (*De l'Encyclopédie à l'éloquence républicaine*, Paris, 2013, p. 423-536, notamment p. 458-465).
- 13 Les lecteurs anglophones verront dans *Catherine & Diderot* un ouvrage très riche d'informations et d'une lecture plaisante. Pour certains, ce pourrait être une introduction à quelques-unes des grandes œuvres du philosophe. Concernant sa tentative politique de Pétersbourg, ils n'y trouveront cependant qu'une image qui pour une part est largement dépassée.